

Adieu Venise

... Gérard Joulé, Lausanne

Philippe Sollers,
Dictionnaire amoureux
de Venise, Plon,
Paris 2004, 482 p.

Philippe Sollers est à Venise comme un poisson dans l'eau. Dans l'eau d'un baptistère, car elle est pour lui celle de la renaissance. C'est sa ville d'élection et de prédilection. Il y est chez lui comme Pascal Quignard au fond d'un tombeau. C'est sa ville. Non pas la Venise des plombs et de l'Inquisition, du Conseil des Dix, celle du gouvernement le plus secret et le plus aristocratique qui fut jamais (et le plus aristocratique parce que le plus secret), celle des grands négociants, des grands négociateurs, des grands commerçants navigateurs, des grands ambassadeurs. Ce n'est pas non plus la Venise du XIX^e siècle, celle de Barrès et de Thomas Mann, où, fatigué des luttes de la vie, le héros romantique venait achever sa vie. Non, sa Venise à lui, c'est celle du XVIII^e siècle, c'est celle de la conversation (art aristocratique s'il en est) et du libertinage, celle de Montaigne, de Stendhal, du Président de Brosses, de tous ces grands voyageurs français qui allaient y retremper leur énergie.

Venise est-elle encore la ville de l'énergie et du libertinage, tel que l'entendit et le cultiva le XVIII^e siècle ? J'en doute fort, ville de la lenteur et d'un certain plaisir de vivre.

Le libertinage est un art très civilisé (qu'il ne faut surtout pas confondre avec le « libre-échange ») qui se pratique entre gens très raffinés, très lettrés, qui en ont le goût (le goût est capital en la matière) et qui n'ont rien de mieux à faire sous le soleil et sous la lune. Au voyageur solitaire d'autrefois (mais à qui il arrivait néanmoins de se déplacer avec tout

un train de maison et même toute une ménagerie, comme Lord Byron) a succédé le touriste, l'homme-masse, l'homme moyen-universel ; citoyen du monde, homme de toutes les cultures et de toutes les fois, homme pluriel (homme collectif et dont les péchés eux-mêmes sont collectifs, et qui étant collectifs ne pourront lui être remis) qui voit tout en trois jours et ne voit rien.

Car cet homme-là, cet homme nouveau est aussi bien entendu un homme pressé. (Le tourisme étant avec le sport et la technique l'une des trois faces de la modernité.)

Venise peut-elle vivre aujourd'hui ailleurs que dans nos cœurs, dans nos cervelles, dans nos mémoires et dans nos vieux livres ? Ma foi, ce serait bien suffisant.

Lisons donc le livre que Philippe Sollers lui consacre et qui n'est au fond qu'un choix de morceaux extraits des livres ou des correspondances des voyageurs-écrivains qui l'ont traversée et qui y ont séjourné à travers le temps. Lisons ce livre, relisons toute notre bibliothèque et restons chez nous.

Vivre ou mourir

Venise a eu deux faces à travers l'Histoire : tantôt une mare, tantôt la mer libre, tantôt vendant sa léthargie aux vitrines des libraires, tantôt explosant dans un impérialisme lointain (si dominatrice, que le Levant chrétien, las de sa férocité, avait fini par lui préférer le Turc). Venise a bâti son empire sur la volonté de puissance et de domination. Ne jamais l'oublier.

Il y a eu jadis deux Venise, une pour vivre et pour s'étendre, et une pour mourir, après que Bonaparte lui eût porté le coup de grâce, celle de Maurice Barrès, de Thomas Mann, de Frédérick Rolfe (alias baron Corvo), miroir d'immobilité où Richard Wagner composa le second acte de Tristan, musique des plus funèbres, et où il finit lui-même ses jours dans les appartements du palais Vendramin - cette Venise qui invite à l'introspection et où allaient abriter leur spleen les lecteurs de Schopenhauer qui, lassés du monde des idées, du vouloir-vivre et de la volonté de puissance, rêvaient, les yeux ouverts et le torse débraillé, d'arrêter la marche funèbre et triomphale du progrès et de finir le monde, tel saint Paul, en un clin d'œil, ou tel Nietzsche, de le recommencer héroïquement, inlassablement, éternellement. Ces hommes-là sont toujours en train de se demander ce qu'ils font ici-bas, ce qu'il y a à y faire et ce qu'ils ont bien pu faire ou ne pas faire pour se trouver dans cette géhenne ; mais quand ils se rencontrent, ces fameux *kalenders*, quand Nietzsche croise par exemple et par hasard Gobineau dans une ruelle de Turin, ils lâchent tout et décident de passer le restant de leur vie à s'écrire des lettres.

Et puis, il y a l'autre Venise, celle du Président de Brosses, de Stendhal, de Valdi et de ses orphelines, de Casanova et de ses comtesses clavecinistes, de Rousseau et de ses courtisanes, que Philippe Sollers s'imaginer perpétuer et dans laquelle il voudrait nous entraîner, sans se douter, le pauvre, qu'à le suivre, nous ne ferions rien d'autre que de grossir le troupeau bien docile et bien gardé des touristes, même au plus froid et au plus humide de l'hiver, quand la Bora, soufflant sur la lagune, vous sculpte le visage à coups de serpe, et à nous perdre, anges, au milieu de cette fange.

Philippe Sollers nous donne rendez-vous à Venise. Dans lequel de ses palais compte-il nous recevoir ? Et pour combien de temps ? Nous l'aurions volontiers rejoint sur le chemin de Missolonghi s'il y avait encore à ferrailer contre l'Ottoman, mais les choses n'étant que ce qu'elles sont, malgré notre capacité de les embellir et de nous aveugler, nous lui répondons que nous préférons rester chez nous, les pieds sur nos chenets, à regarder tomber la neige sur le miroir de nos lacs, en nous remémorant les grandes époques où les voyages étaient encore possibles et où il était loisible à certains de dépenser fastueusement leurs guinées sur une table de hasard, avant de quitter le monde pour le désert.

Cette chambre que Pascal nous avait pourtant bien recommandé de ne jamais quitter, et où la grande ombre de Proust



nous a donné rendez-vous, nous la retrouvons, non pas nue et meublée seulement d'un crucifix, mais encore toute chargée de livres. Le dépouillement du vieil homme est long et lent à se faire. Mais nous pensons marcher sur la bonne voie.

La Venise de Philippe Sollers rejoint celle de Thomas Mann : ce sont deux Venise où il n'est plus possible d'aller, vu qu'il n'est plus possible aujourd'hui de vivre ni de mourir.

Hélas, Philippe Sollers, je crains bien que Venise n'exprime plus ni la vie ni même la mort. Palais restaurés devant les pavés relookés de tel campo, touristes « reliftées » orientées et qui ne peuvent plus se perdre que collectivement. Lagune traitée contre les inondations. Musée-cimetière d'où la vie s'est enfuie comme le Christ d'un sépulcre blanchi. Stendhal y serait aujourd'hui abattu par son ordonnancement fade.

Comme ces belles villas dont le parc est devenu public, qui sont encore là mais sans vie. Sous prétexte de préserver une mémoire de choses qu'on ne sait plus appréhender ou d'une hypothétique renaissance pour des choses qu'on ne sait plus faire. Comme ce corps momifié à qui on empêche de regagner sa terre originelle, qu'on ligote sous prétexte de course à l'éternité.

Ni vivants ni morts, moins que rien en fait. Des larves, des limbes, des ombres. Encore quelques catacombes et nous aurons rejoint Pascal Quignard et son musée funéraire.

Achever Venise

Donc il faut supprimer Venise, la mettre à mort puisqu'elle ne sait plus vivre que par perfusion touristique. Quel cœur se prendrait à la priver de sépulture ? C'est charité que d'achever un animal blessé.

On sauvera Venise : des bureaux s'y emploient, dirigés par des experts de tous pays. On prolonge bien la vie des humains. Alors pourquoi pas celle des villes ? Les techniciens sont là pour ça. Seigneur Jésus, gardez-nous des experts et de ceux qui nous veulent du bien. Quelle prophétie a jamais détourné un peuple du péché ? dit Jérémie.

Adieu Venise. Bonjour bel autrefois. Good bye Philippe Sollers. Dans votre gondole, gardez-vous des *vaporetti*. Ils font un bruit d'enfer. Le bruit des machines forgées par Vulcain. Vos feuillets risquent de s'envoler. Tenez bien le cap. Gardez vos œillères. Imitiez l'autruche, animal intelligent qui ne voit que ce qu'il veut bien voir. Les cuistres sont partout, pires que les bandits. Car eux ils pensent faire le bien. Ah, ces valsestraussiennes du café Florian ! Entendez-vous encore la nuit le chant des gondoliers ?

Restent les églises dont vous parlez si bien, car vous avez l'air de beaucoup les fréquenter. Plus belles que des palais et surtout beaucoup plus vivantes. Un royaume, un empire, le monde entier pour une belle messe. Riches, parées, bien tenues, fleuries, sentant bon. Ce sont, dites-vous, des salons de prière ou d'adoration de la présence réelle.

La théologie de la Contre-Réforme a engendré des boudoirs où l'on confesse encore ses péchés. Ah, tout l'or du monde pour un vrai péché ! Non pas un péché à la mode ou commis pour suivre la mode, ni un péché collectif, mais un de ces péchés que pouvait confesser une belle pénitente du Grand Siècle. Une comédienne aimée par le cruel Racine par exemple et abandonnée par lui. Casanova dut en entendre ! Marcher dans les églises sur des morts plus vivants que les vivants. Sortir d'un *casinetto* comme il y en avait tant au XVIII^e siècle après une partie de débau-

che, traverser la lagune en gondole et aller au petit jour se faire absoudre dans l'église des Gesuati (qui ne veut pas du tout dire jésuites), c'était un des grands plaisirs princiers de la vie vénitienne d'alors. Plaisir pervers ? Pourquoi pas ? Etant bien entendu qu'il n'y a de vraie perversité qu'ingénue.

J'aime que vous citiez cette juste phrase de ce pauvre Joyce que j'eusse si bien vu avec le chapeau de cardinal, catholique qui avait perdu la foi et qui en était si marri, mais qui, dans la mécréance même, était resté profondément théologien et redoutablement thomiste, aimant toujours aller écouter les beaux offices. (Il vécut longtemps à Trieste et dut souvent se rendre à Venise.) A quel-qu'un qui lui demandait pourquoi il n'avait pas embrassé la foi protestante, il répondit avec la grande politesse qui lui était coutumière, qu'il eût jugé idiot de quitter « une absurdité cohérente pour une absurdité incohérente ». Cette alliance de cohérence et d'incohérence, c'est la définition même de la foi. « *Credo quia absurdum, ineptum* », disait un autre écrivain ecclésiastique, Tertullien.

Terrorisme de la joie

En guerre avec la terre entière, d'un cœur brave et léger, ce que nous savons, ce que nous sentons, ce que nous croyons, ce que nous pensons, nous n'irons pas le dire à la télévision ni dans les journaux. Et même le prêtre en confession ne saura rien de nos colères, car elles sont saintes et ne sont pas des péchés, selon la parole de saint Paul qui dit : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas. » Ne plus être en colère serait pour nous pécher gravement.

Souvenons-nous de Venise, oui, et de sa République, plus encore. Souvenons-

nous de sa classe dominante - une classe qui osa dominer, qui osa gouverner -, la plus belle de l'histoire, celle qui étant sans remords et sans mauvaise conscience aucune fut également sans péché. Personne ne lui résistait ni ne prétendait lui demander des comptes.

Ici, sur ces eaux, pendant des siècles, point de mensonges démagogiques, point ou guère de troubles, et fort peu de sang répandu. C'était un terrorisme tempéré par le bonheur, les fêtes et les plaisirs, le bonheur de chacun dans sa place. Un terrorisme de la joie de vivre, exercé par des gens de goût. Soyons en colère mais restons sereins, à l'image de celle qui fut et qui reste notre république. Ce qu'il y a de bon chez Sollers, c'est qu'il a l'air d'aimer ce dont il parle, sans pose et sans faire la fine bouche. Il n'y a en lui rien du dandy spleenétique et nihiliste qui fut longtemps la marque de fabrique de certains intellectuels à la française. Ce n'est pas de sa bouche que sortira le « non » luciférien. Il dit « oui » et « amen » à presque tout. Car il est impossible au fond de vivre dans le refus et la révolte, et Sollers tient par-dessus tout à vivre.

Au festin de la vie, il n'arrive pas dégoûté. Homme de goût, il a néanmoins un appétit d'ogre. Et le plaisir dont il fait l'éloge, en homme qui a élu le XVIII^e siècle comme le siècle de la douceur de vivre, est pour lui un plaisir essentiel et non un plaisir d'hédoniste. C'est pourquoi les gens qu'il cite dans son *Dictionnaire amoureux* sont des morts qu'il ressuscite. Des morts plus vivants que les vivants.

Ce qui lui manque ? Il y a tout un versant de l'être, disons-le versant dostoïevskien, qui lui reste étranger. N'ayant d'yeux que pour le paradis, il ne voit pas l'enfer qui s'ouvre sous ses pieds.

G. J.